



**ARNAUD DEVILLARD
OLIVIER BOUSQUET**

STREETS OF SAN FRANCISCO

L'HISTOIRE DU ROCK DANS LA BAY AREA

LE MOT ET LE RESTE

ARNAUD DEVILLARD
OLIVIER BOUSQUET

STREETS OF SAN FRANCISCO

L'HISTOIRE DU ROCK DANS LA BAY AREA

LE MOT ET LE RESTE
2019

À ceux qui y ont cru.

À ceux qui ont fini par y croire.





• **CE NE SONT QUE LES TRENTE
PREMIÈRES ANNÉES...** •

C'est beau une ville, la nuit. Certes, on peut gloser sur la pertinence de citer du Richard Bohringer au pays de Jack Kerouac et d'Allen Ginsberg, mais voilà : ce 7 décembre 2011, alors que le ferry quitte le port de Sausalito dans le jour finissant, c'est ce vieux bouquin de l'acteur qui vient à l'esprit. Une légère brise marine inciterait presque à se calfeutrer dans la cabine près du distributeur de sucre et de gluten, mais ce serait rater le spectacle. Le Bay Bridge à bâbord, qui draine un cortège incessant de voitures vers la banlieue. Et à tribord, les deux emblèmes de la Baie. L'île d'Alcatraz, dont la silhouette se découpe dans la pénombre, juste devant le Golden Gate Bridge aux piliers scintillants reflétés par l'eau noire. À l'avant, les gratte-ciel de San Francisco se font de plus en plus imposants. Un dernier regard à l'arrière sur les lumières des résidences cossues de Sausalito et de Tiburon qui dessinent les contours du nord de la Baie, et le ferry accoste en toute quiétude.

À pied, le quartier d'Embarcadero est à une heure du Fillmore. On pourrait trouver un VTC (Uber est né ici) ou sauter dans un transport en commun. Mais il y manquerait le rythme, les gens, la ville, la vie. Et puis on a des bonnes baskets. Cela aide, quand on va voir Metallica.

Le Farmer's Market qui occupe la majeure partie de l'embarcadère s'est déjà assoupi. Les rues aussi, qui troquent leurs travailleurs pour des flâneurs, à peine pressés de rejoindre un dîner anodin. Sur la place au pied des buildings, une centaine de militants d'Occupy Wall Street commencent leur veillée. Le mouvement est né quelques mois plus tôt, et « San Fran », la politique, ne pouvait pas être en reste. Ils sont donc là, jeunes pour la plupart, à tenter de freiner le mouvement immuable du capitalisme. Dans le calme, toujours. À peine entend-on une guitare.

Market Street est l'une des artères plongeant au cœur de la ville. Il faut traverser le Financial District, longer les boutiques de marques et les banques. Les arpeges d'Occupy Wall Street sont loin lorsque l'on tourne légèrement à droite sur Geary Boulevard. Et San Francisco n'est plus la même. Les buildings perdent des étages, les échoppes n'ont plus de style. Geary, comme sa voisine parallèle O'Farrell, ne joue pas dans la même catégorie que Market. Nuit et jour y traînent les égarés du rêve américain que croisent des enfants rentrant de l'école ou des mères de famille terminant leurs courses. La tête déglinguée par le crack et l'alcool, ils restent assis sur un perron quelconque, le regard dans les limbes. Plantés là, à cent mètres de l'argent, de la fringue siglée et des téléphones portables taille XXL, effrayant les touristes de leur seule présence, mais ignorés des locaux comme du vulgaire mobilier urbain. Lors d'une visite précédente, on était tombé sur une femme au visage crevassé, riant comme une démente. À la main, elle tenait un tampon usagé. Par la ficelle.

EVENT CODE	SECTION/AISLE	ROW/BOX	SEAT	ADMISSION	EVENT CODE
FL1207M	GENADM	G5	171	COMP	EFL1207M
\$ 0.00				0.00	1313594
\$					CN 54157
SECTION/AISLE					SEC. GENADM
GENADM					CO601BGP
CO 4X					ROW G5
ROW					C 0.00
G5 171					SEAT 171
601CBGP					
7DEC11					
	THE FILLMORE WEDNESDAY, DECEMBER 7, 2011				303487144746  THE FIRST 30 YEARS

On hâte le pas. Les festivités doivent débiter à dix-neuf heures, hors de question d'en rater une miette. À peine un regard sur le Mitchell Brothers O'Farrell Theatre, dont l'enseigne racoleuse brille au croisement de Polk Street et de O'Farrell. C'est là qu'en 1972, les frères Mitchell tournèrent *Derrière la porte verte*, pierre angulaire du X américain. Le « Theatre » leur appartenait. D'une météorique salle de concert où passèrent Charlatans et autres Big Brother and the Holding Company, les Mitchell avaient fait un cinéma porno et un strip club. Ils gagnèrent beaucoup d'argent et prirent beaucoup de drogues au point que l'aîné tua le cadet d'un coup de fusil en 1991. Propulsée reine du genre par le film, Marilyn Chambers perdit pied avant de mourir seule dans son mobile home en 2009, à l'âge de cinquante-sept ans. À San Francisco, les histoires se suivent et se ressemblent, où la gloire précède souvent une chute irrémédiable.

On passe devant le Tommy's Joynt. Les membres de Metallica aimaient s'y retrouver certains soirs pour manger un morceau et boire des coups. C'était avant le succès planétaire et les demeures princières surprotégées à l'écart de la plèbe. Pour eux aussi, le chemin vers les sommets a eu un prix. La mort accidentelle de leur bassiste Cliff Burton, sur une route suédoise en 1986. C'est au Tommy's Joynt que Jason Newsted, son remplaçant, fut intronisé quelques semaines plus tard. L'époque n'était pas encore aux négociations dans une suite de palace ou un bureau d'avocats. Il avait suffi de montrer qu'en plus de jouer comme une bête, il savait tenir l'alcool.

Rise and fall. Monter et descendre. En arpentant San Francisco, on ne fait que ça. L'excitation fait oublier la fatigue et les effets lancinants du décalage horaire. Geary Boulevard trace sa route entre les façades torves. Bientôt, il se fait plus large et les voitures, plus nombreuses. Un parfum de banlieue alors que nous sommes en pleine ville. Ici, elle se montre aussi banale qu'une autre.

C'est le moment que choisit le Fillmore pour apparaître, de l'autre côté de l'une de ces passerelles pour piétons enjambant le boulevard. Un cube de briques au croisement de Fillmore Street surmonté, à l'angle, d'une enseigne discrète : THE FILLMORE. TONIGHT METALLICA complète un affichage digital. Aucune ostentation, comme au Carnegie Hall de New York ou à l'Olympia parisien.

Le Fillmore, c'est LA salle de concert de ville, en lisière du ghetto noir et en contrebas du quartier japonais. Celle où, à partir de 1966, sous la férule

du promoteur Bill Graham, se sont écrites les pages les plus denses du rock psychédélique, du San Francisco Sound, du rock de la Baie, du rock tout court. À coups de joutes instrumentales, de light shows, de public en osmose, de Cream, de Mike Bloomfield, de B.B. King ou de Jefferson Airplane. La salle où est né le concert de rock moderne.

Des hordes de chevelus piétinent devant l'entrée. Inutile de quémander un billet ou d'essayer d'en acheter un à la sauvette: ils sont nominatifs et distribués à l'entrée. Une méthode originale pour un événement qui s'annonce mémorable. Car ce soir, Metallica fête ses trente ans de carrière dans la ville qui lui a tout donné, avec ceux qui étaient là dès le début, à l'époque du squat imbibé de bière d'El Cerrito, de l'autre côté de la Baie; ou devant la scène du Stone, dans North Beach; du Old Waldorf, dans le Financial; et du Ruthie's Inn à Berkeley, à éviter les coups de latte entre deux *headbanging* effrénés. Les places ont été mises en vente sur le site internet du groupe pour les membres du fan-club. Le prix? Six dollars. Le concert. Car quatre sont programmés: les 5, 7, 9 et 10 décembre. Si vous avez pris la totale, il vous en aura coûté... 19,81 dollars. Clin d'œil à l'année de naissance du quatuor.

Du concert inaugural parviennent des bribes d'information au fil de discussions avec ceux « qui en étaient ». Metallica a joué avec de nombreux invités, dont les Anglais de Diamond Head, à l'origine de l'engouement du batteur Lars Ulrich pour le heavy metal. Ray Burton, le père de Cliff, est monté sur scène pour évoquer son fils. À la fin, les musiciens ont prévenu: l'histoire n'est pas terminée... THE FIRST THIRTY YEARS, proclame une banderole en fond de scène.

Ce ne sont que les trente premières années... Le dernier groupe du coin à avoir tenu aussi longtemps n'a pas pu entamer les trente suivantes. Il a disparu avec la mort de son guitariste légendaire, en 1995. Le Grateful Dead. Incarnation d'un bref moment – la seconde moitié des années soixante – où l'histoire du rock s'est faite dans la baie de San Francisco, devenue l'épicentre d'une drôle d'ambiance, communautaire et idéaliste, dont une multitude de formations bizarres fourbissait la bande-son. Grateful Dead, donc, Jefferson Airplane, Big Brother and the Holding Company (sans, puis avec, puis sans Janis Joplin), Country Joe & The Fish, Quicksilver Messenger Service, Moby Grape, les Charlatans, Santana Blues Band, Creedence Clearwater Revival, Steve Miller Band. Une musique nourrie du son des Byrds, des plans d'Elmore James, des audaces de John

Coltrane. Mais, avant tout, une musique libre – et pas toujours en place. Le San Francisco Sound a été façonné non pas en studio sous la houlette de magiciens de la console de mixage et de producteurs en quête de l'accord parfait, comme à New York ou Los Angeles, mais à coups de concerts en plein air, de bœufs dans les bois, de répétitions dans des théâtres et des entrepôts désaffectés, de jams dans des camps de vacances abandonnés, des parcs publics, d'anciennes patinoires et salles de bal comme le Winterland, l'Avalon, le Carousel. Ou le Fillmore de Geary Boulevard, le plus fameux de ces lieux et le seul encore en activité. Il était inévitable que Metallica vienne y arroser ses trente ans.

L'intérieur de la salle n'a rien d'extraordinaire. On se raccroche alors aux bribes de légendes qui nous reviennent. Au balcon, des similis loges ont été réservées aux VIP. D'un coup d'œil rapide, on reconnaît quelques sommités du hard-rock estampillé années quatre-vingt et quatre-vingt-dix. Ici, un ancien chanteur de Van Halen. Là, le bassiste de Megadeth. La plupart portent encore le cheveu long, mais les visages reflètent des vies d'excès, comme ces sportifs de haut niveau qui font dix fois plus vieux que leur âge.

Dans le bar du Fillmore, on découvre des objets appartenant au groupe. L'exposition se poursuit dans une salle du premier étage. La guitare ESP « Eet Fuk » de James Hetfield, un *drum kit* de Lars Ulrich. Et des affiches, dont celle du concert du 9 février 1984 à l'Espace Balard, à Paris, en première partie de Venom. Pas de vitre protectrice ni de vigile format armoire à glace. Les fans défilent tranquillement, bière à la main, satisfaits. Ils ne toucheront rien.

Les premières notes rameutent tout le monde dans la salle. Les cuivres du Soul Rebels Brass Band traversent le parterre en reprenant les standards de Metallica. Un petit air de fanfare Nouvelle-Orléans pour donner le ton festif. Ancien du Saturday Night Live, l'humoriste Jim Breuer joue les MC en imitant Hetfield et Ulrich, puis en animant un quiz Metallica avec des fans issus de l'assistance. Objectif : reconnaître un riff le plus rapidement possible, ou étaler ses connaissances. Prouver qu'on est un « vrai », quoi, et qu'on mérite d'être ici, comme tous ces garçons (beaucoup) et filles (un peu) venus du monde entier. Ce n'est pas une formule en l'air. Arrivés sur scène sous une ovation, Lars et James se lancent, rigolards : « On nous a dit que plus de quatre-vingts pays, et tous les continents, étaient représentés ce soir. » Et les deux musiciens de les citer un par un. Ponctuée par des râles de

joie, la liste a des airs de United Colors of Benetton. Le batteur exulte et pousse son acolyte à raconter une anecdote. Le chanteur rit, sans pour autant paraître à son aise. Il n'en faut pas plus à Lars pour prendre la relève. Et présenter leurs invités pour la première partie: « Des mecs qu'on a rencontrés à nos débuts, à Los Angeles. On était sciés, car ils connaissaient Iron Maiden et Judas Priest. Ils avaient plus de classe, et plus de succès que nous avec les filles. Il faut dire qu'ils prenaient plus de douches... » Armored



Saint investit la scène. Entre les membres du groupe et les deux Metallica, les accolades sont longues, franches. Autour de 1983, alors que le premier album *Kill 'Em All* connaissait un succès certain, Hetfield demeurait encore sceptique sur ses capacités à assurer chant et guitare. Metallica avait alors proposé au chanteur d'Armored Saint, John Bush, de le rejoindre. Touché par la proposition, ce dernier avait néanmoins refusé car lui et ses potes du Saint venaient de décrocher un contrat discographique. On peut appeler ça de la loyauté.

Sept titres plus tard, Kirk Hammett fait son entrée. Le guitariste de Metallica est accompagné de Scott Ian, le leader d'Anthrax. Les deux formations se sont connues à New York, au début des années quatre-vingt, quand elles partageaient le même label et le même appartement vétuste, avec matelas à même le sol. La chevelure de Kirk vire poivre et sel. Scott, lui, a dû se raser le crâne pour, sans doute, éviter d'afficher une tonsure de moine fort peu rock'n'roll. Derrière eux, un portrait de Cliff Burton, les deux poings en avant. C'est l'heure de l'hommage à grands coups d'anecdotes. Pour Kirk, c'est la découverte de Cliff et de son premier groupe, EZ Street, à l'International Café de Berkeley. Scott se rappelle une arrestation croquignolesque dans le métro londonien, avec un Burton dont la poche de blouson était bourrée de marijuana. C'est un peu bête, ou peut-être est-ce l'effet de la bière, mais on a le sentiment que le bonhomme pourrait surgir des coulisses, comme ça, avec ses pantalons pattes d'eph et ses longs cheveux roux, tentant tant bien que mal de dissimuler sa gêne derrière un sourire.

Lars, James et le bassiste Robert Trujillo rejoignent Kirk pendant que Scott Ian s'éclipse. Pas question d'effet pyrotechnique, le show est réduit

à sa plus simple expression. Derrière le groupe, une toile noire zébrée de M qui, en se croisant, forment XXX, soit trente en chiffres romains. Les musiciens bastonnent quelques mesures de « Helpless » de Diamond Head avant que Lars n'interrompe les débats: « Hey, on l'a déjà jouée l'autre jour, celle-là ». Les trois autres se rassemblent devant sa batterie, qui entame un rythme martial. Puis les premières notes d'un riff qui fait chavirer la salle.

En 1988, Metallica sortit *...And Justice For All*, le premier album sans Cliff Burton. Le huitième morceau, « To Live Is To Die », est un long instrumental constitué de riffs écrits par le bassiste. Un hommage que le groupe n'avait jamais interprété en intégralité sur scène. C'est chose faite ce soir. Et au jour où nous écrivons ces lignes, « To Live Is To Die » n'a toujours pas été rejoué en concert.



Il y a quelque chose de touchant dans cette quête quasi désespérée de retrouver l'innocence des débuts, de faire « comme si ». Comme s'il n'y avait pas eu le succès vertigineux du « Black Album » de 1991, les stades, le procès contre le site de téléchargement (alors illégal) Napster, les Basquiat dans les living-rooms et l'embauche d'un psychologue spécialiste des luttes d'egos pour quarante mille dollars par mois. Comme si cette salle à taille humaine pouvait faire office de machine à remonter le temps. Quand le thrash metal s'imposait comme le deuxième mouvement musical fort de la Baie, quinze ans après le début de la folie psychédélique. Une scène brutale, agressive, virtuose, physique et cérébrale à la fois, du côté de l'East Bay. Exodus, Testament, Possessed. Et les héros honorés ce soir. Ils vivent toujours ici, ont leur QG dans un entrepôt de San Rafael. Là même où le Grateful Dead, tiens donc, a eu le sien pendant près de vingt ans.

Le groupe a réparti son répertoire sur les quatre concerts, certain que la plupart des fans ont pris les quatre billets. Le méga tube « Enter Sandman » est livré ce soir-là. Pour le reste, c'est une question de chance. Ce 7 décembre, la *setlist* n'est pas la meilleure, mais l'énergie est là, imparable. Sur « Breadfan » (reprise des Gallois de Budgie), un fan est invité à

jouer avec Metallica. Son nom a été tiré au sort après inscription préalable. Andrew. Il a la coupe de douilles réglementaire et l'envie d'en découdre. Il *headbange*, riffe sur sa guitare et profite à fond de ces quelques minutes. Pas de *hug* frénétique ni de larmes, on reste dans l'esprit du moment. Pour « The Memory Remains », la vétérane Marianne Faithfull vient ânonner ses « *nananana nanana* » comme sur le disque. Elle sourit mais on a un peu l'impression qu'elle se demande ce qu'elle fout là. Plus concerné, Kid Rock reprend « Turn The Page » de Bob Seger et John Bush donne de la voix sur l'hymne « The Four Horsemen ».



« Le prochain invité est un jeune poète qu'on a rencontré un soir à New York. Comme il n'a pas très bon caractère, merci de lui faire une grosse ovation, ça lui fera plaisir. » Et Lou Reed d'apparaître en faisant sa gueule habituelle. Il se place dans un coin de la scène et les cinq jouent « Iced Honey » et « The View », deux titres de leur album commun sorti un mois auparavant, *Lulu*.

Les quatre métalleux n'en ont peut-être pas conscience, mais si leur présence sur la scène du Fillmore n'a rien de plus logique, celle de Lou Reed, elle, tient de l'ironie de l'histoire. Quand, au printemps 1966, Andy Warhol emmena sur la côte Ouest son spectacle que l'on qualifierait aujourd'hui de multimédia, *l'Exploding Plastic Inevitable*, ce fut un four. Qu'est-ce que c'était que ce show de dandys new-yorkais arrogants, froids et anorexiques, avec ses danses arty et cette musique à vomir ? À San Francisco, public et critiques détestèrent. Bill Graham, dont le Fillmore programma le spectacle entre les 22 et 29 mai, se retint de mettre tout le monde dehors à coups de pied au cul. Particulièrement les musiciens têtes à claques à lunettes noires, glapissant des histoires de deals morbides sur Lexington et la 125^e dans des envolées d'alto saturé et un capharnaüm de guitares. Le Velvet Underground.

Lou Reed et sa bande mettront un point d'honneur à mépriser la vieille patinoire de Geary Boulevard, Bill Graham et toute la scène locale envahie dans ses idéaux à base d'amour et de paix, de retour à la terre, d'art tribal, de vestes en daim et de nourriture macrobiotique. Ils n'étaient

pas les seuls. Frank Zappa pensait pareil, mais à l'époque Lou Reed détestait Frank Zappa – et il vous aurait sans doute détesté aussi. Bref. À San Francisco, en 1966, le Velvet Underground ne pouvait pas plus mal tomber.

Et voilà que quarante-cinq ans plus tard, telle une créature de Frankenstein moderne, Reed semble prendre vie à mesure que les décibels montent. « Une dernière, Lou? » tente James Hetfield. « *Yeah!* » hurle le vieux rocker enfin à l'aise dans ses baskets à grosse semelle. Ce sera « White Light/White Heat ». Du Velvet passé à la moulinette thrash. Cette fois c'est sûr, on a les yeux qui brillent.

Metallica continue de feuilleter l'album de famille et de recoller les morceaux avec ses ex. Car il s'agit aussi d'enterrer les haches de guerre. Parti avec fracas en 2001 après quinze ans de service, Jason Newsted reprend sa basse pour « Creeping Death » et « Battery ». Les papys de Mercyful Fate, eux, ont quitté leur Danemark natal pour se reformer près de vingt ans après la séparation du groupe original et entonner un medley avec Metallica. La voix perchée et désuète de King Diamond doit en ramener certains à une séance de dédicace inoubliable dans un magasin de disques de San Francisco spécialisé dans le hard-rock. C'était au milieu des années quatre-vingt, les vestes en jean se portaient avec des patches et la musique s'écoutait sur des supports physiques. Une époque où Dave Mustaine, viré de Metallica au début de l'enregistrement du premier album, ourdissait sa vengeance en lançant sa propre formation, Megadeth. Un coup d'œil vers les loges au moment du final (tout le monde sur scène pour « Seek And Destroy »), et la crinière rousse du banni apparaît. Mustaine ne rejoindra pas Metallica sur scène ce soir. Ce sera pour la dernière date, le 10. À la fin du *set*. Comme si, au fond, ces réjouissances n'avaient été montées que pour tendre la main à cet homme qui, trente ans durant et malgré une renommée mondiale, n'avait jamais vraiment pardonné la trahison. Boucler la boucle. Monter et descendre, pour remonter encore.

D'engueulades en réconciliations, de bastons en fous rires, le Fillmore a toujours été bien plus qu'une salle de concerts et le grand raout auquel s'adonne Metallica en cette fin 2011 ne déparerait pas dans l'inventaire des programmations que feu Bill Graham concoctait comme autant d'événements fabuleux. Après tout, la *cool attitude* de Cliff Burton qui plaisait tant, pantalons larges, pétard et veste en jean, prouve qu'existent des ponts invisibles (inaudibles surtout) entre « Somebody To Love » et

« Master Of Puppets ». On a envie d'y croire, en tout cas. Croire que l'esprit d'ouverture de cette ville unique persiste. Pas seulement entre les murs du Fillmore, mais aussi sur le trottoir, le long de Fillmore Street. Pour un peu, on renoncerait à appeler un taxi pour rejoindre Sausalito afin de marcher dans la nuit froide, en quête de certains de ces endroits qui firent les grandes heures du rock à San Francisco. Bien sûr, on pense à la colline embrumée et un brin frisquette de Haight-Ashbury, avec sa faune peace & love tentant de bâtir une société alternative dans ces vieilles villas à bow-windows. Mais en vrai, ils ont littéralement joué partout, les Grateful Dead, Jefferson Airplane, Big Brother and the Holding Company, Country Joe & The Fish, Quicksilver Messenger Service, Moby Grape, Charlatans, Santana et les autres. Dans une halle pour dockers de North Beach, dans des clubs de Marina, sur Nob Hill, dans Jackson Square, dans le Tenderloin, dans tous les coins du Golden Gate Park, sur le Panhandle, à la San Francisco State University et même sur Ocean Beach à l'époque où s'y étendait un parc de loisirs. Toute la ville, arpentée comme une immense scène, tandis que le magazine *Rolling Stone* réalisait ses premiers numéros au-dessus d'une imprimerie de South of Market.

Non, attendez, pas toute la ville. Pas *seulement* la ville. C'est dans toute la Baie qu'il faudrait aller voir. De l'autre côté du Golden Gate Bridge, dans les vallons champêtres et dans les petites communautés voisines du comté de Marin – y compris au pénitencier d'État de San Quentin. Puis dans l'East Bay, où les racines de Creedence Clearwater Revival côtoient le thrash metal et le punk FM, où un professeur de guitare lança sans le vouloir la mode des *shredders* et où naquit (sans jeu de mots) le death metal. Et même dans la Silicon Valley où bien avant Google, Facebook, Apple, Adobe et compagnie, Ken Kesey envisageait sans rire une révolution culturelle par le LSD et l'histoire du Grateful Dead commençait.

Vous voulez venir ? Cela tombe bien, on pensait vous emmener. Il vous suffit de tourner la page...



Filbert Street, de Telegraph Hill à Russian Hill

1. Chinatown // Union Square // Financial District
2. North Beach
3. Golden Gate Bridge // Alcatraz
4. Tenderloin // Civic Center
5. Western Addition
6. Nob Hill // Russian Hill
7. Marina // Pacific Heights
8. South of Market
9. Mission // Castro
10. Haight-Ashbury
11. Golden Gate Park
12. Ocean Beach // Sea Cliff
13. Presidio
14. Richmond
15. Treasure Island // Yerba Buena Island // Oakland Bay Bridge
16. Hunters Point
17. Excelsior
18. Park Side // Lake Shore
19. Sunset





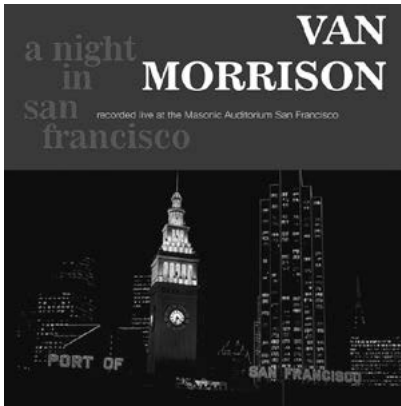




• « **COME ON BABY,
LET'S GO DOWNTOWN** » •

Le Financial District, Union Square, Chinatown, trois quartiers contigus qui constituent en gros ce par quoi l'on commence quand on découvre San Francisco. Nous ne sommes pas très loin de North Beach, mais à des années-lumière de Haight-Ashbury. Et pourtant. Janis Joplin est là, dans un palace. Le rayon haute couture d'un grand magasin peut vous parler de Grace Slick. Les Charlatans se ratent dans un club. Jerry Garcia a laissé son nom dans un *boutique hotel*. Le thrash metal de l'East Bay secoue la Transamerica Pyramid et U2 fait scandale à l'ombre d'une tour de la Bank of America.





I FERRY BUILDING – PORT OF SAN FRANCISCO

Publié en 1994, *A Night In San Francisco* de Van Morrison a été enregistré pour l'essentiel au Masonic Auditorium, sur Nob Hill. Mais la pochette montre la façade du Ferry Building, le terminal des ferries à l'architecture hispanisante bâti en 1898 à la jonction de Market Street et d'Embarcadero.

JUSTIN HERMAN PLAZA – VANDALISME

C'est l'heure de la pause déjeuner, ce 11 novembre 1987, lorsque U2 démarre sur cette place un concert en plein air organisé en vingt-quatre heures et annoncé seulement deux heures plus tôt à la radio. Les Irlandais ont eu l'idée de ce show impromptu suite au krach boursier du 19 octobre précédent. « Quand on a vu combien le monde des affaires était à la peine, annonce Bono au public, on a voulu donner ce concert gratuit pour voler au secours des *yuppies* » (« *Save the yuppies free concert* » ; oui, c'est l'époque où U2 découvre l'humour). Le groupe s'est installé devant la fontaine Vaillancourt, une sculpture en béton de 1971 réalisée par le Québécois Armand Vaillancourt, et livre une prestation de quarante-cinq minutes pour neuf chansons dont trois reprises (« *Helter Skelter* » des Beatles, « *People Get Ready* » de Curtis Mayfield, « *All Along The Watchtower* » de Bob Dylan, dont ils apprennent les accords juste avant de jouer). Malgré les délais, vingt mille personnes assistent à l'événement, certaines depuis l'Embarcadero Freeway, l'autoroute surélevée qui ceinturerait à l'époque le quartier (détruite après le tremblement de terre de 1989). Les pompiers doivent déloger des spectateurs perchés sur les panneaux de signalisation ou dans les arbres. Le concert est filmé et enregistré, des extraits finiront dans le film et l'album *Rattle And Hum*.

Et soudain, c'est le drame...

En plein « *Pride (In The Name Of Love)* », à la fin du concert, Bono bondit sur la sculpture pour y peindre à la bombe *Stop the Traffic! Rock and Roll (Arrêtez la circulation! Concert de rock'n'roll en cours)*. Sur le coup,



Ferry Building

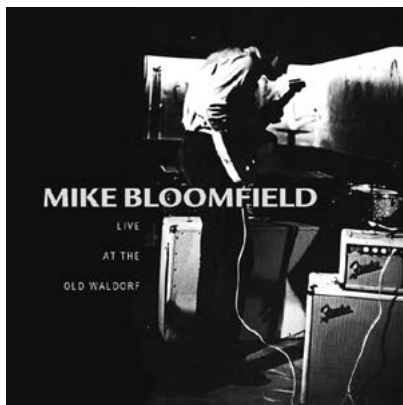


personne ne réagit, pas même les policiers assurant la sécurité. Les jours suivants, c'est une autre affaire. La maire Dianne Feinstein se déclare publiquement déçue par le comportement d'un rocker « censé être un modèle pour les jeunes », le chef de la police lance une enquête et le chanteur de U2 est visé par une plainte. Il se trouve que son forfait tombe pendant une campagne de lutte contre les graffitis à San Francisco, qui s'est traduite par plus de trois cents citations. Bono écope de la trois cent quarante-sixième... En revanche, le groupe est soutenu par Armand Vaillancourt mais cela n'empêche pas Bono de présenter des excuses et de regretter son geste. U2 paie les frais de nettoyage. Immortalisée dans le film *Rattle and Hum*, l'esclandre est monté sur « All Along The Watchtower » à la place de « Pride » (le riff d'introduction à la guitare a été ajouté après coup pour le disque). Ce qui permet de confirmer qu'un second forfait a été commis ce jour-là : la pire reprise de cette fameuse chanson de Dylan. Et c'est U2 qui le dit.

400 CALIFORNIA STREET – I WILL SURVIVE

La version de Cake de « I Will Survive », qui fit son petit effet en 1996, a donné lieu à un vidéoclip tourné dans San Francisco. Le guitariste et le bassiste sont filmés en pleine action (le premier debout sur une cabine téléphonique, le second sur le toit d'une camionnette) devant le bâtiment à colonnade de la Bank of California. Derrière le bassiste, l'immeuble de verre est le 401-425 California Street.

En 1976, le propriétaire du Old Waldorf déplace son club, situé jusque-là à l'angle de California et Divisadero, derrière la Transamerica Pyramid. Sorti en 1998, le *Live At The Old Waldorf* de Mike Bloomfield est tiré des engagements du week-end que le guitariste honorait entre 1976 et 1978. Le disque exploite essentiellement des sets de février et mars 1977 et l'ancien acolyte de Paul Butterfield s'y révèle loin d'être aussi rouillé que son état de l'époque pouvait laisser craindre – mais cela reste un



disque un peu vain de bœuf blues. Le deuxième disque de l'album posthume *Notes From San Francisco* de Rory Gallagher est enregistré en décembre 1979. La même année, la première tournée américaine de Dire Straits passe deux soirs de suite par l'Old Waldorf. *Idem* en 1980 où l'introduction de claviers et autres synthétiseurs réorchestre sensiblement le répertoire du groupe. Pour le reste, les Dead Kennedys, AC/DC (période Bon Scott), les Ramones, Blondie, Iggy Pop ont fait trembler la salle. C'est surtout à partir d'avril 1982 qu'elle tremble, avec la tenue des Metal Mondays où est programmée la fine fleur d'un heavy metal renaissant avec Iron Maiden, Motörhead, Saxon, Exodus et un quatuor de teigneux récemment arrivé dans la Baie, Metallica, qui se produit le 18 octobre 1982. Dave Mustaine et Ron McGovney sont encore de la partie. Le journaliste anglais Xavier Russell vient les voir ce jour-là pour *Kerrang!*, tout juste soufflé par l'écoute de leur démo *No Life 'Til Leather*. « Il est des groupes, à la minute où vous les voyez, vous savez qu'ils vont tout donner » (cité dans *Birth School Metallica Death*). Le lendemain, le journaliste appelle ses chefs et leur explique simplement : « Dans dix ans, ils sont le plus grand groupe de la planète. » Pour rappel, le Black Album sortira en 1991. Metallica revient le 29 novembre 1982 et le concert donne lieu à une deuxième démo sur cassette, *Metal Up Your Ass*¹. Le quatuor répétera également sur place sa tournée de 1983. Selon les exégètes de la bande à Hetfield, le titre « Battery » sur le troisième album en 1986, serait un hommage posthume à la salle et, plus généralement, à l'espèce de fièvre qui animait la scène métal de

1. En français : *Metal dans ton cul*. Le groupe voudra donner plus tard ce titre à son premier album. Curieusement, la maison de disques dira non...

l'époque. En 1980, le Old Waldorf est aux mains de Bill Graham. Le promoteur le ferme en 1983 quand il ouvre Wolfgang's.

807 MONTGOMERY STREET – DERNIÈRE CHARLATANERIE

Ce bâtiment de briques du quartier historique de Jackson Square hébergeait dans les années soixante un club de strip-tease, Varni's Roaring Twenties, du nom de son propriétaire Bill Varni (à ne pas confondre avec un autre club appelé Roaring Twenties sur Broadway). L'emblème en était une demoiselle légèrement vêtue faisant de la balançoire, tout simplement parce que des demoiselles légèrement vêtues faisaient de la balançoire à l'intérieur, dans un décor rétro de tentures murales et de chandeliers. L'endroit a servi de cadre à l'un des derniers hauts faits des Charlatans : pendant six semaines entre mars et avril 1967, ils y jouent quatre ou cinq sets par soirée, au moins cinq fois par semaine, chargés comme des mules à la DMT (histoire de changer du LSD). Ils adorent le lieu mais l'aventure se termine en eau de boudin. Selon les uns, les Charlatans auraient refusé de jouer le tube du moment « Winchester Cathedral » comme l'exigeait Bill Varni ; selon les autres, tout vient d'une classique question d'argent, le groupe s'estimant sous-payé.

555 PACIFIC AVENUE – À L'HIPPODROME

La mention HIPPODROME 555 BARBARY COAST est visible sur l'une des vitres de la devanture de la boutique actuelle. Barbary Coast, la Côte Barbare, était le nom donné au quartier chaud de San Francisco dans la foulée de la Ruée vers l'or. Saloons, salles de jeux, cabarets, bordels... Parmi ces constructions de briques correspondant à l'actuel Jackson Square et ses restaurants propres pour jeunes cadres, figurait un club appelé l'Hippodrome. Les Charlatans sont venus s'y faire prendre en photo « fin 1965 ou début 1966 », comme l'indique la légende sous le cliché paru sur la page Facebook du groupe en juillet 2016.

ROBERT C. LEVY TUNNEL – UN DRAGON AU BOUT DU TUNNEL

Dans « I Felt Like Jesus », Chuck Prophet affirme avoir vu un dragon sortir du Broadway Tunnel. Il s'agit du nom usuel du Robert C. Levy Tunnel percé au début des années cinquante sur Broadway au nord de Chinatown. Quant au dragon, il est peint sur la façade du café à l'angle de Broadway et Powell (1401 Powell Street), à l'entrée est du tunnel.

🎵 Les Charlatans, dandys du Far West

C'est un groupe culte à San Francisco. C'est-à-dire qu'il est largement méconnu. Fondés en 1964-1965 par George Hunter (chant) et Richard Olsen (basse), complétés de Mike Wilhelm (guitare), Dan Hicks (batterie) et Mike Ferguson (piano), les Charlatans répètent dans l'appartement de Hunter à Haight-Ashbury avant d'être repérés, selon la légende, dans la rue par un promoteur qui les prend pour les Byrds. Il s'appelle Chandler Laughlin et, associé à une figure de la contre-culture naissante, Mark Unobsky, il cherche des musiciens pour jouer au Red Dog Saloon, un bâtiment de deux étages de 1863 qu'il est en train de rénover dans l'ancienne ville minière de Virginia City, au Nevada. Avant même de donner le moindre concert à San Francisco, les Charlatans s'y produiront six semaines durant l'été 1965 épaulés par les hippies Alton Kelley et Luria Castell – futurs membres du collectif Family Dog. Sans le savoir, ils inventent quasiment tout à ce moment-là. Ils auditionnent et jouent sous LSD (avant les *acid tests*) ; Bill Ham, alors inconnu, teste avec eux ses light shows liquides emblématiques des soirées psychédéliqués à venir, et le groupe est annoncé par un poster très graphique comme il y en aura tant pour les concerts à l'Avalon ou au Fillmore. Les Charlatans vivent littéralement sous acide, dans des accoutrements de dandys du Far West qu'ils ne quittent jamais. Leur musique mêle pop, rock et americana bien avant le Band, les vestes à franges de CSNY ou le Grateful Dead *circa* 1970. Ils ont failli intégrer une chanteuse du nom de Janis Joplin, inspireront des plans de guitare à Jerry Garcia, ils avaient tout pour eux, y compris le photographe Herb Greene. Mais le retour à San Francisco ne sera qu'une longue chute. Management erratique, maisons de disques réticentes, démos ratées, manque d'argent, pas assez de discipline, trop de drogue... Pas même invités au Monterey Pop Festival de juin 1967, ils patinent tandis qu'autour d'eux décollent les carrières du Jefferson Airplane, du Grateful Dead, de Big Brother, de Quicksilver. Quand ils finissent par enregistrer leur premier et unique album, en 1969, leur répertoire est hors sujet et trois membres du groupe originels ont quitté le navire. De préambule prometteur au San Francisco Sound, les Charlatans, dans leurs gilets et vestons *old school* si élégants, en sont devenus une note de bas de page. Peut-être parce qu'au fond, comme l'a écrit un jour *Rolling Stone*, ils savaient mieux s'habiller que faire de la musique.

131 WAVERLY PLACE

– AVERTISSEMENTS

Green Day est né à Berkeley, ses membres sont d'Oakland et la plupart des albums du groupe sont enregistrés dans des studios de la Baie. C'est le cas de *Warning*: (2000), réalisé au Studio 880 à Oakland. Autant dire qu'on a affaire à des gars du coin. La photo recto du disque montre le trio dans une rue de Chinatown, Waverly Place.



Le 131 est la porte d'entrée d'immeuble avant l'auvent rayé d'une boutique au n° 133.

342 GRANT AVENUE – SUITE J. GARCIA

Aux portes de Chinatown, cet hôtel de cent quarante chambres est bien connu des Deadheads. Depuis septembre 1994, il compte une suite au nom du guitariste du Grateful Dead, la J. Garcia Suite, en référence à la manière dont Jerry Garcia signait ses tableaux. Des reproductions d'œuvres sont accrochées aux murs ainsi qu'une photo du musicien assis sur le lit de la chambre, histoire de valider la chose aux yeux des fans. À noter que le salon de l'hôtel, à la décoration très colorée, cite *Surrealistic Pillow* du Jefferson Airplane. Le groupe Kimpton, qui possède l'établissement, dispose également d'une suite Jerry Garcia dans son Beverly Prescott de Los Angeles.

135 STOCKTON STREET – JOB STUPIDE

Ce gros immeuble cubique aux façades de marbre est l'ancien grand magasin I. Magnin, repris par Macy's dans les années quatre-vingt. Au milieu des années soixante, Grace Slick y occupe un emploi de mannequin au rayon haute couture, « le dernier de la série de jobs stupides que j'ai pris avant mes vingt-cinq ans de rock'n'roll » écrit la chanteuse du Jefferson Airplane dans *Somebody to Love?*. À l'époque, son mari Jerry est étudiant en cinéma à San Francisco State. Ils vivent dans un appartement pourri en sous-sol avec des problèmes de plomberie et des rats et « j'étais attendue tous les matins pour enfiler des tenues à quatre cents dollars, en changer toutes les dix minutes, circuler avec dans le rayon et montrer à de vieilles dames riches la dernière tendance en matière de vêtements hors de prix dessinés par des créateurs européens ». Un soir de 1965, le couple se rend

au Matrix écouter la nouvelle sensation en ville, le Jefferson Airplane.

En rentrant, ils font ce calcul que le groupe gagne plus d'argent en une soirée que Grace Slick en une semaine chez I. Magnin. La décision est prise: ils vont monter un groupe de rock. Ce sera The Great Society. Pour commencer, en ce qui concerne Grace Slick.

Fusillade dans Chinatown

Sur l'album *Cahoots* du Band, « Shoot Out In Chinatown » est une évocation du quartier chinois de San Francisco, ses bordels, ses salles de jeux clandestines, son opium et ses descentes de police, le tout sur une ligne de guitare pas très heureuse tendant vers le cliché chinoisant. Autant d'éléments qui ont valu à la chanson de Robbie Robertson d'être taxée de racisme.

335 POWELL STREET – « POLITIQUE ET ÉTHIQUE DE L'EXTASE »

Ouvert en 1904, le St. Francis est le palace rival du Fairmont, en plein centre commerçant avec vue imprenable sur Union Square. Le 19 juin 1966, entre dix-neuf heures et minuit, son salon Colonial accueille une soirée de soutien à Timothy Leary. Le psychologue apôtre du LSD a été arrêté fin décembre 1965 pour possession de marijuana à la frontière américano-mexicaine. Outre les interventions de poètes beat (Ginsberg, McClure, Alpert) et de Leary lui-même glosant sur « politique et éthique de l'extase », l'événement propose une représentation de la Mime Troupe et la musique de deux formations locales, Sopwith Camel et Big Brother and the Holding Company. Ce dernier, un quatuor à l'origine, se produit depuis quelques jours seulement en quintet avec une Texane dingue de blues, Janis Joplin.





Ferry Arch.

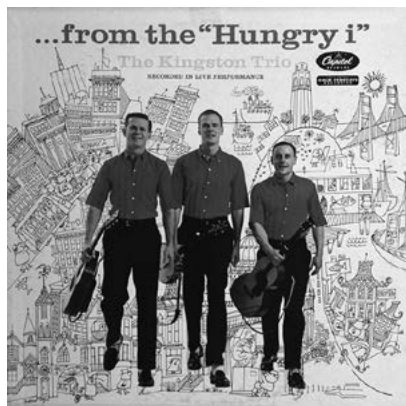
DANGER
KEEP OUT
TRESPASSERS WILL BE
PROSECUTED

DANGER
KEEP OUT
TRESPASSERS WILL BE
PROSECUTED
P.G. 602 S.F.P.C.



• **NORTH BEACH ET LES LUMIÈRES DE LA VILLE** •

Avant que Haight-Ashbury ne capte toute la lumière, San Francisco, c'était North Beach. Le quartier des cabarets, des cafés-concerts – les *coffeehouses* –, des poètes beats, des artistes en maraude, de la librairie City Lights, des jazzes et des folkeux. Le quartier des immigrants italiens et des dockers. Des clubs de strip-tease, aussi, qui dégoûtent tant l'inspecteur Harry Callahan patrouillant en voiture de nuit. Dans ces rues ont traîné et se sont croisés Chet Helms, James Gurley, George Hunter, Stanley "Mouse" Miller, Bill Ham, Nick Gravenites, Herb Greene, Janis Joplin, David Crosby, tous encore parfaitement inconnus. Le Kingston Trio y a laissé sa marque. Le Grateful Dead a fêté la sortie de son premier album en faisant sauter les plombs. Broadway a été l'épicentre du renouveau punk. Le premier grand concert de rock mêlant musique, danse et acide, qui a révélé une génération à elle-même, s'est tenu dans la halle d'un syndicat de dockers dans cette partie de North Beach gagnée sur la mer à coups de remblais – effaçant de la géographie locale la plage qui donne son nom au quartier.



599 JACKSON STREET – MUR DE BRIQUES

À cette adresse, le minuscule Hungry I, installé jusque-là dans les sous-sols du Sentinel Building, devient entre 1954 et 1967 un club qui compte à San Francisco. Il est situé au sous-sol de ce qui est à l'époque un hôtel bon marché, l'International Hotel. Son entrée a été reconstituée en 2014 pour le film *Big Eyes* de Tim Burton, avec une affiche annonçant le vibraphoniste de jazz Cal

Tjader. Artistes de folk, comédiens et satiristes se succèdent sur une scène ouverte sur trois côtés rendue célèbre par son mur de briques en fond. Le Kingston Trio publiera deux albums enregistrés sur place, *...From The Hungry I* (1959) et *Back In Town* (1964). Le Hungry I existe toujours, mais sur Broadway. Il s'agit désormais d'un club de strip-tease sans aucun rapport avec la vocation d'origine.

916 KEARNY STREET – DE TRIDENT À ZOETROPE

Ce bâtiment de style beaux-arts, avec sa tour coiffée d'un dôme de cuivre et ses fenêtres habillées du même métal, est un site classé de San Francisco. Appelé Sentinel Building ou Columbus Tower, il fait partie des immeubles construits sur un plan en fer à repasser (*flatiron*) dans le but d'épouser l'angle aigu d'une intersection. Ici, Kearny Street/Columbus Avenue. Entre 1950 et 1953, le sous-sol héberge un club de quelque quatre-vingt-trois places, le Hungry I, qui prendra son envol après son déménagement sur Jackson Street. À la fin des années cinquante, le manager du Kingston Trio Frank Werber fonde la société Trident Productions. Il l'installe dans le Sentinel Building avec une autre société, la Kingston Trio Inc., et monte à la place du club un studio d'enregistrement, Columbus Recorders. Le Trio y enregistre *Something Else* en 1965, mais





Sentinel Building

d'autres groupes de la région tels les We Five ou les Sons of Champlin, signés par Trident, utilisent aussi le lieu. Le chanteur Jon Hendricks enregistre un single paru en 1966 intitulé « Fire In The City ». Il est accompagné par le Grateful Dead, qui reviendra à Kearny Street en 1968 pour mixer *Anthem Of The Sun*. Le Sentinel Building abrite aujourd'hui un restaurant de Francis Ford Coppola au rez-de-chaussée (on conseille) ainsi que sa société de production American Zoetrope. Le cinéaste a racheté l'immeuble à Frank Werber en 1973 pour un demi-million de dollars.

COLUMBUS AVENUE / PACIFIC AVENUE – LÂCHÉS DANS LES RUES



L'intersection entre Columbus et Pacific Avenues sert de cadre à la pochette de *Wild In The Streets*, deuxième album des punks de Circle Jerks sorti en 1982. Au loin, derrière la foule qui marche sur toute la largeur de Columbus, se dressent la Transamerica Pyramid et plus près, à droite, le Sentinel Building. La photo est signée Edward Colver, connu pour avoir suivi l'écllosion de la scène punk californienne du début des années quatre-vingt.

NOTTINGHAM PLACE / KEARNY STREET – DE RETOUR EN VILLE



La photo recto de *Back In Town* du Kingston Trio a été prise au croisement de ces deux rues. L'album datant de 1964, on ne voit pas la Transamerica Pyramid, érigée entre 1969 et 1972 – elle occuperait aujourd'hui l'arrière-plan à gauche de l'image. En revanche, le Sentinel Building, propriété du manager du Trio, est bien visible derrière le groupe.

560 BROADWAY – TOPLESS

Le Condor Club occupe cet emplacement à l'angle de Broadway et Columbus depuis son ouverture en 1964.

Il est le premier établissement où s'est produite une danseuse seins nus. En l'occurrence, Carol Doda, qui devint *illico* une légende. Au moins autant que ses pectoraux travaillés à coups d'injections de silicone. Chuck Prophet la cite dans « Willie Mays Is Up A Bat », au même titre que d'autres figures de la ville, le joueur de baseball Willie Mays, le promoteur de concerts Bill Graham ou, de sinistre mémoire, le « pasteur » Jim Jones. « Carol Doda se tenait là, en se disant "Ils vont se souvenir de moi" / Elle leur montra tout ce qu'elle avait, puis leur en montra un petit peu plus ».

546 BROADWAY – PIERRE'S

Le Hungry I actuel n'a de commun avec le club où officia un temps le Kingston Trio que le nom. C'est une boîte de strip-tease dans le quartier dédié à cette activité. En 1965, l'endroit porte le nom de Pierre's. Le Grateful Dead n'est encore qu'une formation de rhythm'n'blues à la Rolling Stones appelée les Warlocks quand, suite à l'improbable décision de leur pseudo-manager de l'époque, le colocataire de Phil Lesh Hank Harrison, il y décroche un engagement. Le groupe joue trois soirs début novembre pour accompagner les numéros des strip-teaseuses. Bill Kreutzmann dans *Deal: My Three Decades of Drumming, Dreams, and Drugs with the Grateful Dead*: « Tandis que nous jouions, une des danseuses dégoulinait de sueur comme une dingue jusque sur ses bottes. À un moment, elle s'est tournée vers nous pour demander: "Hey les gars, vous ne pourriez pas faire des morceaux plus courts?" Nous, on s'amusait bien à jouer ici tout en regardant ses nichons, donc ça nous était égal. » Le club, sur le déclin, fermera peu de temps après.

534 BROADWAY – MORRISON HÔTEL

Ne vous méprenez pas: le fameux Morrison Hotel sur la pochette de l'album éponyme est à Los Angeles. Mais c'est à cette adresse que les Doors avaient pris l'habitude de dormir à chacune de leur visite à San Francisco. L'American Swiss Hotel avait le bon goût d'être tout près de la librairie City Lights, antre des poètes beat chers à Manzarek et Morrison. Ce dernier avait aussi la sale manie de faire le pitre sur les bordures du toit de l'immeuble. Il n'était pas le seul. C'est ici qu'en mars 1965, l'humoriste trash Lenny Bruce tomba d'une fenêtre du premier étage, se brisant une jambe. À l'hôpital, les infirmiers le bâillonnèrent pour ne plus avoir à subir ses insultes. En 1981, une grève des locataires de l'hôtel, lassés par